

Jubilation

Je ne vais pas commencer par me demander à la manière paléo-moderniste, postmoderniste ou néo-moderniste en une réflexion profonde qui fait mal à la tête si le travail de la terre d'argile, de grès, de kaolin ou de brique par Clémence van Lunen est de la sculpture ou non et si son traitement d'émaillage est de la peinture ou non. Je ne vais pas me demander si les arts mineurs sont devenus majeurs ou pas. Clémence Van Lunen est une artiste complète, qui sculpte, fait de la céramique, peint – et fait ce qu'elle se met en tête de faire avec une résolution, une vitalité et une force réjouissantes – tout à la fois. Et elle est, en plus, une artiste majeure. Les choses se mettent en place petit à petit et un beau jour l'évidence est là.

Allons donc à l'essentiel.

Clémence Van Lunen a acquis au fil de ses études en Belgique, en France, de ses expériences d'artisan, de ses voyages et résidences notamment en Chine et au Japon, de ses séjours dans des briqueteries, porcelaineries, usines de bois, de métal, de céramique ou de grès, de ses travaux pour la manufacture de Sèvres, de ses enseignements aussi, un savoir-faire technique immense et une culture profonde, sans jamais en faire étalage, sans arrogance et encore moins de « montre » exhibitionnistes.

Elle peut tenter et faire quasiment tout, y compris en poussant jusqu'aux points de rupture qui lui permettent d'aller au delà de la maîtrise -. Elle ne s'en prive ni sur le registre de la forme ni sur celui des dimensions.

On l'a vu avec ses dragons ondulants et phallus rouges bien érigés de 2009 – érection : « ne se dit que des sculptures » comme dit Flaubert dans son *Dictionnaire des idées reçues* -, avec ses cascades baveuses, dégoulinantes et figées de 2011-2013, ses vases Tang en folie de 2013-2014, ses fleurs malicieuses et méchantes (les *Wicked Flowers* de 2015) et puis ses bouquets de fleurs et fontaines de 2016-2017 en briques tordues, pliées, fendues et torsadées.

Aujourd'hui elle nous propose des *Succulentes*.

Les Succulentes sont ce qu'on appelle communément des plantes grasses ou plantes « à suc ». L'analogie ici est de nom et de forme - sans épines ni piquants.

Les « succulentes » de Clémence van Lunen sont tourmentées et expressives.

Les tourments en question ne me semblent pas passionnels mais formels et fantasmatiques.

Il faut que j'explique mon sentiment.

Une passion, c'est quelque chose de construit, qui mêle des émotions, des idées, des anticipations, des souvenirs. Une passion, ce n'est rien de simple ni de momentané. Ce n'est pas une émotion, même si ça s'enracine dans des émotions. Cela demande cristallisation, étayage, construction et récit. Une explosion de colère, c'est une émotion. Une haine, c'est de la passion. Une bouffée d'excitation sexuelle, c'est de l'émotion. Un amour, c'est de la passion.

Ce que j'aime dans les récentes œuvres de van Lunen, c'est qu'elles n'ont pas une expression passionnelle construite et organisée – elles ne sont en ce sens pas « expressionnistes ». Contrairement à ce qu'on imagine, l'expressionnisme en art n'est jamais direct ni spontané ; il ne passe pas par des explosions incontrôlées mais par la pratique d'un style lui-même considéré comme « expressionniste ».

Par rapport à cette idée d'un style expressionniste, les œuvres de Clémence van Lunen sont à la fois plus formelles et plus fantasmatiques. D'un côté cela les « refroidit » et d'un autre cela les fait plus intenses.

Plus formelles ? Parce que le projet de départ est d'abord exploré à travers de petites maquettes 3D des pièces envisagées (comme elle a pu il y a quelques années préparer ses sculptures avec des feuilles de papier d'aluminium froissées). Chacune a alors son allure générale, disons banalement « sa forme ».

Cette forme va ensuite être rendue réelle. Lors du travail de la pâte, de la terre, de la matière, elle sera inévitablement modifiée, changée. Les matériaux, surtout s'ils ont une première forme comme les briques, sont alors tordus, déformés, ouverts, échancrés, vrillés, reçoivent des ajouts, empilements, embranchements. Ça commence comme une plante et finit comme une sculpture en céramique. Et pendant le travail, le corps-à-corps avec le matériau produit aussi des surprises. Ce n'est pas que l'artiste ne sache pas où elle va mais qu'elle le sait « à moitié ». Et ce « savoir-à-moitié » lui évite d'être victime de son savoir-

faire.

Seconde originalité, plus forte encore : ces œuvres sont profondément fantasmatiques. Le développement impressionnant de la céramique contemporaine, comme l'a montré récemment l'exposition *Ceramix* en 2016 (Maison rouge et Cité de la céramique à Sèvres), a de nombreuses raisons mais l'une doit nous retenir. Comme me le disait une participante, l'argile, le matériau à modeler offre directement, immédiatement, ses possibilités à l'artiste, sans l'intermédiaire de « manières de faire » ou de « modèles » prédéfinis – une fois évidemment qu'on ne fait plus des services de table ni des vases à fleurs. Et donc la mise en rapport du matériau et de l'inconscient avec ses fantasmes est immédiate et puissante. Le peintre qui veut présenter des fantasmes est obligé de passer par des grammaires nombreuses mais définies et communes à plus d'un. Qui travaille le matériau terre est directement en contact avec lui, que ce soit sous la forme informe du tas, ou sous celle du matériau industriel déjà extrudé.

Bien que Clémence van Lunen nous annonce présenter des « Succulentes », ce sont tout autant des fantômes, des chevaliers armurés, des grandes oreilles, des antennes sur des robots rugueux, des flagellants cagoulés, des empilements de gaufres, de rayons de miel, des gratte-ciels ruinés, ou des fleurs. Et si l'artiste réalise presque sans avoir à y penser des fantaisies et des fantasmes, le spectateur le lui rend bien qui en fait autant sans se soucier d'autorisation ni de titre.

L'émaillage couleur déréalise encore un peu plus la forme – ce qui n'était pas le cas à l'exposition des Fontaines à la galerie Polaris en 2017 où la terre ocre l'emportait. Il est, lui, réfléchi et pensé avec une conscience de peintre.

J'ai parlé de fantasmes, de fantômes – il m'est tout de suite venu à l'esprit la référence à un peintre majeur, en pleine réévaluation, à tort rattaché à l'expressionnisme abstrait mais qui fut toute sa vie obsédé par fantômes, revenants, hommes cagoulés, dormeurs : Philip Guston, dont j'ai découvert au détour d'une conversation avec Clémence van Lunen à quel point il comptait pour elle. J'ajouterai Barry Flanagan avec ses lièvres bondissants, Peter Voulkos avec ses empilements volcaniques au bord de l'effondrement et hérissés de pointes diaboliques.

Et pourtant van Lunen ne cite pas, ne rend pas hommage, ne s'inscrit pas pompeusement « dans la lignée de » – elle suit son chemin sans oublier de faire une grande part à l'humour ou au pince-sans-rire.

Et c'est pour cela que j'ai donné à ces quelques lignes le titre de « jubilation ».

Voilà une œuvre vraiment jubilatoire.

Yves Michaud